



© Léa Crespi

## Christine Angot France

# Comment faire parler ses personnages ?

## L'auteur

**Christine Angot** est née le en 1959 à Châteauroux. Etudiante à Reims, elle obtient un DEA de droit international. Elle s'éloigne alors de ses études pour écrire. Elle décide de se consacrer à cette nouvelle activité et d'en vivre. Six ans après, en 1990, Gallimard publie *Vu du ciel*. Le succès arrivera en 1999 avec la publication de *L'Inceste*.

Après avoir vécu à Montpellier et à Nice, Christine Angot réside désormais à Paris. Elle continue de publier chez des éditeurs différents. Ses romans dits d' « autofiction » ont plusieurs fois défrayé la chronique. Christine Angot publie en septembre 2012, *Une semaine de vacances*.

## Ressources

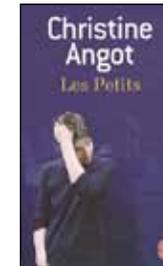
Le site officiel de Christine Angot:  
[www.christineangot.com](http://www.christineangot.com)

## L'œuvre (\*ouvrages conseillés)

- Une semaine de vacances* (Flammarion, 2012) (135 p.)
- \**Les Petits* (Flammarion, 2011 ; J'ai Lu 2012) (185 p.)
- Le Marché des amants* (Seuil, 2008 ; Points 2009) (312 p.)
- Rendez-vous* (Flammarion, 2006 ; Gallimard, coll. Folio », 2008) (360 p.) Prix de Flore
- \**Une partie du cœur*, avec Jérôme Beaujour (Stock, 2004 ; LGF/ Livre de Poche, 2006) (93 p.)
- Les Désaxés* (Stock, 2004 ; LGF/Livre de Poche, 2006) (155 p.)
- Peau d'âne* (Stock, 2003 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (90 p.)
- Pourquoi le Brésil ?* (Stock, 2002 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (253 p.)
- Normalement suivi de La Peur du lendemain* (Stock, 2001 ; LGF/ Livre de Poche, 2003) (118 p.)
- \**Quitter la ville* (Stock, 2000 ; LGF/Livre de Poche, 2002) (188 p.)
- L'Inceste* (Stock, 1999 ; LGF/Livre de Poche, 2001) (190 p.)
- Sujet Angot* (Fayard, 1998 ; Pocket, 2006) (123 p.)
- L'Usage de la vie. Théâtre* (Fayard, 1999 ; Mille et une nuits, 1999 ÉPUISÉ) (62 p.)
- Les Autres* (Fayard, 1997 ; Stock, 2001) (156 p.)
- Interview* (Fayard, 1995 ; Pocket, 1997 ÉPUISÉ) (137 p.)
- Léonore, toujours* (Gallimard, 1994 ; Fayard, 1997 ; Seuil, 2010) (156 p.)
- Not to Be* (Gallimard, 1991 ; 2<sup>e</sup> éd. 2000) (97 p.)
- Vu du ciel* (Gallimard, 1990 ; 2<sup>e</sup> éd. 2000) (93 p.)

## Zoom

\**Les Petits* (Flammarion, 2011 ; J'ai Lu 2012) (185 p.)



Ils se rencontrent à Paris. L'histoire s'installe par paliers, mais assez simplement. Ils finissent par prendre un appartement dans le quinzième, où ils vivent, avec les enfants qui arrivent à un rythme régulier. Rien que de très ordinaire, classique, courant. Mais que se passe-t-il à l'intérieur de ces quatre murs ? Quels détails du ménage, du partage du lit, de l'éducation des enfants et de toute l'organisation matérielle vont mettre en péril progressivement l'équilibre ? Comment se reconstitue dans un intérieur les luttes sociales, raciales, sexuelles ? Vont-ils s'en libérer ? Quel rôle joue l'argent ? À quel moment les murs deviennent-ils des passoirs de toutes les maladies sociales ? Faut-il renoncer ? Qui va gagner ? Lui ? Elle ? Et que va-t-il arriver aux petits, qui les réunissent et les divisent ? L'hostilité croissante entre un homme et une femme, la violence quotidienne entre un père et une mère, les manipulations et déchirements qu'éveillent les enfants : la narratrice restitue ces scènes, tantôt de manière tendre, tantôt implacable. L'écriture s'impose ici avec une émotion contenue et une clairvoyance coupante. Dans un roman réaliste, quasi naturaliste, Christine Angot met en scène le côté sombre de la puissance féminine, elle en fait une donnée essentielle autour de laquelle tous les autres personnages auront à se définir.

## Presse

« Chaque livre de Christine Angot finit en tout cas par être un peu plus qu'un livre : quelque chose comme une bombe, le tocsin qui vous bat dans les oreilles. Pas de chuchotement, rien pour faire joli, rien pour se rendre acceptable. Qu'il captive ou qu'il agace, ce texte bouscule son lecteur et le sollicite au-delà du seul jugement littéraire. Il a beau se débattre, le lecteur, il ne peut chasser ce récit, prétendre que ça n'a pas d'importance. Rien à faire. Impossible de lâcher ces *Petits*, y compris quand on se dit que l'auteur se moque du monde, qu'elle nous entraîne dans une histoire dans laquelle on n'a rien à faire - et puis si, justement. »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*

« Christine Angot, qui hait les bons sentiments, est d'une sensibilité fascinante, vibrante, fulgurante. On sent que la souffrance d'autrui peut la tuer. C'est avec cette brûlure qu'elle nous offre la plus vivante, la plus humaine des œuvres. »

Yann Moix, *Le Figaro littéraire*

**Une semaine de vacances** (Flammarion, 2012) (135 p.)

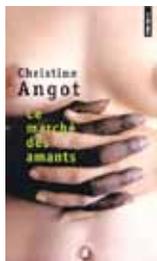


Christine Angot a écrit ce court roman comme on prend une photo, sans respirer, sans prendre le temps de souffler. En cherchant la précision, en captant l'instant et le mouvement. Ce n'est pas à nous lecteurs de vouloir en connaître l'élément déclencheur, peu importe de le savoir. On s'aperçoit vite en le

lisant que le texte possède en lui-même le pouvoir d'agir avec violence. Il suscite des sentiments dont l'angoisse ne peut être évacuée.

Il provoque le saisissement par lequel on reconnaît un des pouvoirs de la littérature : donner aux mots toute leur puissance explicative et figurative, plutôt que de s'en servir pour recouvrir et voiler. C'est comme si l'écrivain levait ce voile, non pas pour nous faire peur, mais pour que l'on voie et comprenne.

**Le Marché des amants** (Seuil, 2008 ; Points 2009) (312 p.)



Un homme, noir, et une femme, blanche, tombent amoureux l'un de l'autre. Les sentiments ont la force de l'évidence mais aussi celle du défi: ils incarnent deux mondes qui ne se connaissent pas, ne se comprennent pas. La bourgeoisie environnante se moque de leur amour, le refuse, le nie. Et triomphera peut-être...

**Rendez-vous** (Flammarion, 2006 ; Gallimard, coll. Folio », 2008) (360 p.) Prix de Flore



Elle rencontre un acteur. Depuis cinq ans, il veut la connaître et disparaît quand il la voit. Puis la rencontre se fait, elle écrit sur eux, l'amour est possible. Mais l'écriture va-t-elle l'absorber ? Commence une course-poursuite où nul ne lâche prise et où chacun, pris de vertige, ne sait plus où il en est, entre sa passion pour l'art et sa passion pour la vie.

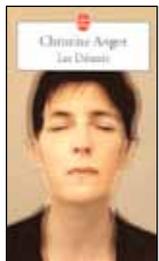
**\*Une partie du cœur**, avec Jérôme Beaujour (Stock, 2004 ; LGF/ Livre de Poche, 2006) (93 p.)



Jusqu'à quel point le romancier a-t-il le droit de prendre ses personnages dans la réalité ? Ou de se choisir lui-même pour sujet, au risque du narcissisme ou de l'impudeur ? A ces questions, que la critique lui a posées non sans arrière-pensées, l'auteur de *L'Inceste* et des *Désaxés* répond ici avec force : la littérature a tous

les droits, parce qu'elle n'appartient pas plus à ceux qui croient s'y reconnaître qu'à celui ou celle qui écrit. « Je est un autre ! » s'exclamait Arthur Rimbaud voilà plus d'un siècle. De Freud à Foucault et à Derrida, la pensée moderne n'a cessé de confirmer cette intuition, que Christine Angot développe dans ces pages où elle nous donne à voir ce qu'est, pour un écrivain, l'abandon total à la littérature.

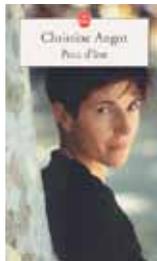
**Les Désaxés** (Stock, 2004 ; LGF/Livre de Poche, 2006) (155 p.)



« Il l'avait serrée dans ses bras. Il l'avait embrassée. Elle lui avait demandé s'il l'aimait. Il avait répondu : "bien sûr, je t'aime. Je suis là. Je ne suis pas loin." Elle s'était rendu compte à quel point elle était heureuse de le savoir dans sa vie, d'être avec lui, de vivre avec lui. Surtout quand il n'était pas là comme en ce moment.

Elle détestait son désordre, elle détestait l'odeur de tabac froid, les cendriers pleins, les fenêtres ouvertes en plein hiver pour essayer de faire partir l'odeur, elle détestait quand il dormait des heures le matin, au lieu de venir lui faire l'amour. Elle était contente de penser à lui, de penser qu'il l'aimait, qu'il pensait qu'il était avec elle. Qu'il existait. Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas depuis le début. Des signes bizarres auraient dû les alerter. Ils ne s'étaient pas méfiés, au contraire, ils avaient foncé, trop contents d'être amoureux. » Christine Angot reste fidèle aux thèmes de toute son œuvre : l'intime, le mal de vivre, l'exigence et les désarrois de l'amour.

**Peau d'âne** (Stock, 2003 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (90 p.)



Qui ne se souvient de la malheureuse « Peau d'âne », l'héroïne du conte de Perrault mis en images par Jacques Demy dans un film devenu un classique ? C'est l'histoire de cette jeune princesse en butte au désir amoureux du roi son père, que la romancière de *L'Inceste* considère ici à sa façon.

*La Peau d'âne* de Christine Angot, petite fille, vit à Châteauroux avec sa mère - une « fille-mère », comme on dit alors. Lorsque le père fera irruption dans son monde, ce sera pour l'éveiller d'un baiser, comme une autre héroïne fameuse. Mais, loin de lui apporter l'amour d'un prince charmant, ce baiser la livre pour longtemps au malaise, à la hantise, aux interrogations, à une malédiction que symbolise le manteau de Peau d'âne. Reproduit à la suite du récit, le conte originel ainsi confronté à une lecture nouvelle ouvre des perspectives troublantes sur les replis du cœur humain.

**Pourquoi le Brésil ?** (Stock, 2002 ; LGF/Livre de Poche, 2005) (253 p.)



« Pourquoi le Brésil ? Peut-être parce que c'est un pays dont toute la richesse est dans l'avenir, comme toi à qui le globe était destiné. »

Pierre Angot

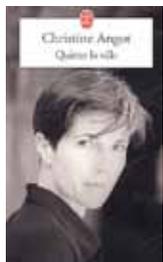
**Normalement suivi de La Peur du lendemain** (Stock, 2001 ; LGF/Livre de Poche, 2003) (118 p.)



« J'ai besoin de l'amour. J'ai besoin de voir quelqu'un de près pris par l'amour, quelqu'un de près mû par l'amour, heureusement encore que j'inspire l'amour. Que ça m'est arrivé dans ma vie d'inspirer l'amour. Mais vraiment l'amour. Heureusement encore. Sinon je ne saurais toujours pas ce que c'est que l'amour. Je sais, je le vois, je le vois, c'est beau, et j'aime passionnément celui que je vois aimer parce que c'est si beau, si beau, si mystérieux. Alors ne pars pas, par pitié, pars pas, mon objet précieux, mon amour. Tu me retires tout si tu t'en vas. Ne pars pas mon petit objet précieux, je t'en prie. C'est si beau, si beau, si beau. Moi qui ne savais pas ce que c'était tu m'apportes un si joli cadeau. Mon amour. C'est si beau, tu m'apportes un si joli cadeau. »

C. A.

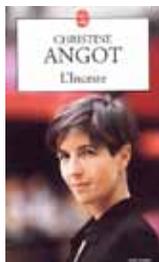
**\*Quitter la ville** (Stock, 2000 ; LGF/Livre de Poche, 2002) (188 p.)



« "Cette fois, j'espère qu'on ne va pas me faire changer les noms, je ne dis rien de mal, je ne dis que la vérité, ce que je sais, ce qui est vrai. Et tellement sur tellement de gens, qui pourraient m'accuser, me porter au tribunal, à moins d'un regroupement, improbable, à moins d'une communauté, lâchons le mot, inavouable. Pas dans le sens de référence, mais le sens : vous ne devriez pas l'avouer que vous êtes une communauté de lâches." Christine Angot, dont à l'adolescence le nom de famille brusquement changea, de Schwartz pour Angot, elle, l'écrivain qui eut à vivre [ou endurer ?], en tout cas à accompagner et assumer le succès de son livre *L'Inceste*. Cela, elle en a pris note, au jour le jour. Une fois encore des êtres non du tout fictifs deviennent ses personnages, ou ses proies. *Quitter la ville* est au premier abord un récit, puis prend le rythme d'une course, d'une fuite à cheval, d'un exorcisme rageur, d'une suite et continuation, à mots continus pour ne pas flancher : vide-âme à la fois éperdu et contenu. »

Mathilde La Bardonnie, *Libération*

**L'Inceste** (Stock, 1999 ; LGF/Livre de Poche, 2001) (190 p.)



« Christine Angot va gagner. Parce qu'elle ne risque pas de plaire. Elle va trop vite, trop fort, trop loin, elle bouscule les formes, les cadres, les codes, elle en demande trop au lecteur. Elle vient d'avoir quarante ans, elle écrit depuis quinze ans et, en huit livres (depuis 1990, car elle a mis quatre ans à faire publier son premier roman), elle a enjambé la niaiserie fin de siècle. Elle n'est pas humaniste, elle a fait exploser le réalisme, la pseudo-littérature consensuelle, provocante ou faussement étrange, pour poser la seule question, la plus dérangeante : quel est le rapport d'un écrivain à la réalité ? »

Josyane Savigneau, *Le Monde des livres*

**Sujet Angot** (Fayard, 1998 ; Pocket, 2006) (123 p.)



« Fais bien attention à ton corps et à ta santé Christine. Ne crois personne, jamais, même si on te dit "je n'ai jamais... j'ai toujours..." Et puis j'espère que tu sais que les maladies sont transmissibles non seulement lors de l'éjaculation mais par la simple pénétration. Pardon d'être aussi cru, mais je voulais te dire ça depuis longtemps. Bon, Je vais essayer de me rendormir un peu. Je voulais te dire aussi : Je ne peux plus te lire. Je n'en peux plus du sujet Angot. C'est devenu une souffrance. »

« (...), Angot dérange, enchante, bouscule : ravit. »

François Kasbi, *La Quinzaine Littéraire*

**Les Autres** (Fayard, 1997; Stock, 2001) (156 p.)



« Ils sont saturés de mon ironie, de mes sarcasmes. Exercez donc vos talents ailleurs que sur nous. Vous en trouverez d'autres. Ils sont partis en claquant la porte. J'ai voulu me mettre à la machine. J'ai voulu écrire. Je n'avais plus d'idée. J'ai demandé aux autres de me parler. Ils ont des vies qu'on doit pouvoir raconter. Je me disais. Les autres. (...) Ils ont deux types d'excitation. Une vague, brutale qui les terrasse de désir brut. Trop forte, elle occulte l'autre vague, lente à venir. Qui apparaît parfois, au bout de deux-trois heures. Qu'ils aient joui ou pas, il se passe des choses après deux-trois heures. Des caresses ordinaires, là les bouleversent, un baiser dans le cou. Alors qu'au début ils n'ont qu'une hâte. Qu'on leur touche le sexe. Quand le temps a passé, ils découvrent et préfèrent même, les bisous dans le cou. Une fois calmés, la pornographie permet d'accéder à ce deuxième degré. Je continue ? »

C. A.

**Léonore, toujours** (Gallimard, 1994; Fayard, 1997; Seuil, 2010) (156 p.)



En 1994, Christine Angot est encore un auteur inconnu. Elle publie un roman puissant et dérangent, où la narratrice raconte la naissance de sa fille Léonore, l'été précédent. Ce récit prend la forme d'un journal, daté du lundi 8 mars au mercredi 31 mars. L'auteur parle de l'enfantement, observe son

bébé et se projette dans toutes sortes de futurs possibles pour la petite fille. Mais on est loin d'un texte douxereux. Au contraire, Angot dit ce que personne ne dit autour de la maternité et de l'enfant qui est tout à coup là. En fait, elle dit très exactement ce qu'il ne faut pas dire, elle dit ce qui est inadmissible. Le lecteur est un peu comme un baigneur dans une eau tiède qui brusquement sent des courants d'eau froide. Mais la particularité et la force d'Angot est de ne jamais être provocatrice, ce qui serait au fond plus acceptable ou assimilable. Elle dit, simplement, la vérité. Sans se censurer, sans renoncer à ce qui peut choquer, comme quand elle imagine le bébé devenu adolescente dans une scène sexuelle débridée (le contraste est alors saisissant). Ou quand elle évoque les ressemblances : « Elle a mes mains, exactement. Mais tout ce qui est regard c'est Claude et Maman. De la mère de Claude, cette mocheté, rien ». Ce livre a rencontré très peu d'écho à sa sortie. Il a ensuite été repris en poche (J'ai Lu), mais est épuisé depuis longtemps. Inutile de dire que le statut d'auteur de Christine Angot a changé en quinze ans.

**Not to Be** (Gallimard, 1991 ; 2<sup>e</sup> éd. 2000) (97 p.)



Un homme, dans la dernière phase d'une maladie mortelle, est prostré sur un lit d'hôpital. Il ne doit cesser de penser, sous peine de mourir : « Un vide dans ma tête aurait l'effet d'une embolie. » Le père, la mère, des vieux dont il s'occupait, le personnel soignant se succèdent à son chevet ; les bruits du monde lui parviennent

par la télévision, les bribes de conversation dans le couloir. Lui ne pense qu'à Muriel, sa femme. Un monde se reconstruit. Souvenirs, peurs, obsessions, délires remontent en désordre, là, devant nous, sur la page, sur l'écran d'une conscience bouleversée, portée à son point d'incandescence. L'homme parvenu à cet état limite est le maître d'un étrange ballet où les danseurs qu'il convoque sortent des coulisses de la mémoire, changent de partenaires et dansent avec les ombres. C'est l'instant où la vie et la mort se font face, se défient et s'enlacent, c'est l'instant où s'accouplent l'obscène et le sublime.

**Vu du ciel** (Gallimard, 1990 ; 2<sup>e</sup> éd. 2000) (93 p.)



« Les anges ne sont pas tout blancs. Nous n'avons pas le sens de la gravité des choses. Anciens traumatisés pris entre enfance et éternité, nous n'avons pas la sensibilité d'en bas. En général, nos vues, entre ciel et terre, indisposent les humains. Qui n'aiment pas nos livres. Beaucoup trop froids. Ils supportent mal notre humour. Alors, je destine ce livre aux anges et à Dieu et ne souhaite à aucun mortel de l'ouvrir accidentellement. »

C. A.